

- Cousinette -

I

Dix-sept ans.

Ni grande ni petite et possédant les plus beaux yeux que j'ai jamais vus, très bleus, voilés par de grands cils bruns. Son regard en a une douceur infinie et je n'ai vu qu'elle avec cette façon jeune et bonne de regarder ainsi tout son monde.

Son rire, c'est tout elle, toute sa nature, c'est un vrai cri de jeunesse, une note joyeuse s'égrenant en trilles merveilleuses et sa bouche mignonne, étincelante de vie, fait penser à ces pastels anciens où de jeunes marquises poudrées à frimas souriaient dans de vieux cadres du temps jadis.

Simple par-dessus tout, elle passe au milieu de nous comme une bonne fée, légère et gracieuse dans sa robe noire bien modeste, tombant droit, sévère, qui la modèle divinement.

Elle va partout dans la maison donnant un coup d'œil en vraie petite femme, s'occupant de tout, s'intéressant à tous, possédant le talent de se multiplier sans éclat, de se rendre indispensable et se faire désirer, bonne et douce toujours, comme une petite sœur grise.

Sa démarche a quelque chose d'ondulé, imperceptible il est vrai, mais c'est charmant. Par moments elle incline la tête, semblant écouter et l'on croirait voir comme un beau rêve de bonheur que Dieu vous envoie dans un rayonnement d'or quand elle passe ainsi dans la salle à manger, devant les grandes fenêtres aux vitraux colorés, un soir d'automne.

Elle est la vie, la gaité de la maison, la chanson du foyer qui console et qui prie pour tous, le bâton de vieillesse de notre chère grand-mère.

Après le dîner et le petit tour fait chaque soir dans le parc, nous nous sommes réunis tous les trois dans la salle à manger pour la veillée.

La porte vitrée, à deux battants ouverte sur le jardin, laisse un rayon de lune glisser jusqu'à ses pieds et sous la lampe qui nous éclaire elle est là silencieuse, pendant que je fais

une "boîte" avec grand-mère, penchée sur son ouvrage, confectionnant quelque brassière ou tout autre vêtement d'enfant pauvre.

Parfois son aiguille est plus lente. Un rêve sans doute est là, derrière ce beau front sur lequel, parmi les boucles blondes, la lumière discrète de la lampe met un peu d'ombre et de jolies teintes rosées.

On n'entend plus alors dans la salle que le bruit des cornets agités, s'abattant, laissant tomber les dés, et nos voix annonçant le point.

Dans le jardin les petites feuilles des arbres et des massifs balancés au vent clapotent, palpitent entre elles avec bruit. On dirait de frais éclats de rire, des voix argentines. Parfois c'est un cri d'oiseau de nuit effaré qui traverse le parc et dans les moments d'accalmie que laisse la brise on entend le jet d'eau du grand bassin, à moitié fermé la nuit, retomber goutte à goutte en cascade joyeuse.

De temps en temps Cousinette interrompt son travail, semble s'intéresser au jeu puis, comme si elle eût été en faute ou que l'on eût pu lire sa pensée en rencontrant son regard, elle baisse la tête, plus rose sous les reflets de la lampe, et l'aiguille repart, reprend sa course agile, va plus vite.

Quant à grand-mère, elle a ce soir de nombreuses distractions. Qu'a-t-elle donc à nous regarder ainsi ?

Il y a un an que je ne les ai vues, ces deux chères femmes aimées. Une année entière, seul, loin d'elles. Je me demande, maintenant que je les ai auprès de moi, bien près, et que je me sens sous leur douce influence, comment j'ai bien pu faire. Certes je n'ai pas vécu, et c'est comme un livre fermé au départ que je retrouve aujourd'hui, dont le signet vert un peu décoloré me ramène à la page où mon cœur et ma pensée se sont arrêtés ce jour-là.

Jusqu'à cette maison et tout ce qu'elle renferme qui a un air bon et reposant. C'est un vrai bonheur de

retrouver tout à la même place. Tout est bien là tel qu'au premier jour et pourtant qui me verrait faire croirait que tout est nouveau pour moi à la façon dont je m'arrête à chaque pas. C'est que je dis un bonjour à toutes ces choses, vieux amis où tant de souvenirs bénis, mieux qu'en un livre, sont écrits fidèlement, simples et touchants.

La partie finie, Cousinette laisse son ouvrage et prend part à la conversation dont ma vie d'école naturellement fait tous les frais.

Me voilà donc lui faisant un vrai cours d'argot, heureux de ses surprises, jouissant de sa bonne gaieté. Je lui dis nos fatigues, nos joies, nos heures de colère, de découragement, nos bonnes histoires, nos grandes farces si drôles là-bas, puis je fais un récit détaillé du Triomphe, célébré par toute la promotion la veille du départ.

Pendant ce temps ce ne sont qu'exclamations joyeuses, quiproquos impossibles dont nous rions franchement.

— Bien vrai, Cousin ?

— Bien vrai, Cousine, tel que je le dis.

— Oh ! les sacripants ! ...

Mais grand-mère s'endort.

Pour mieux nous écouter, et nous voir aussi, tant elle est heureuse entre ses deux enfants, elle s'est enfoncé en son grand fauteuil, s'accoudant franchement, les mains posées sur les genoux, ayant ses lunettes relevées sur le front.

La voilà qui dort.

Elle a fermé les yeux lentement, en tremblant. Elle a la tête inclinée contre le dossier et sur ses lèvres elle garde un bon sourire. Elle a l'air d'écouter toujours.

Elle est si bonne, grand-mère !

Hier encore, quand elle faisait à mon bras un tour de parc, quelques heures après mon arrivée, elle me disait que nous étions bien tous les deux la joie de ses derniers jours, sa consolation, la meilleure que Dieu ait pu lui donner, car elle a beaucoup souffert, pauvre grand-mère ! Elle a vu partir tous ses enfants les uns après les autres. Elle a vu se fermer bien des yeux aimés et sa route est bordée de grandes pierres blanches où elle va encore appuyer son pauvre front lassé.

C'a été d'abord ma tante, — la